

## Poste 2281, S.V.P.

Stéphane Bourguignon

---

Number 37, Summer 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15172ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Bourguignon, S. (1988). Poste 2281, S.V.P. *Moebius*, (37), 73–77.

## STEPHANE BOURGUIGNON


*Poste 2281, S. V. P.*

Je vivais tant bien que mal... je dormais, je mangeais, je baisais, avant même de savoir que tu existais. Bref, au fil des jours, je m'étais développé des idées sur le bonheur alors que je ne te connaissais pas encore. Quelquefois, j'avais cru atteindre une sorte de nirvana, un bien-être momentané, et pourtant je ne te connaissais pas.

A certaines époques, je reluquais le corps des femmes. Je portais les yeux avec avidité sur les hanches, la nuque, les seins. Mais je crois que si j'avais su que tu vivais quelque part sur cette planète, je n'aurais jamais détourné les yeux. Si j'avais su dès ma naissance, comme issue d'un sixième sens, que tu allais venir à cet endroit, à ce moment précis de ma vie, j'aurais végété jusqu'à aujourd'hui, j'aurais ménagé mon énergie pour notre rapprochement. Mais je n'en savais rien.

J'ai bel et bien senti le basculement mais je n'y pouvais rien. Tout s'apprêtait à choir, toute cette assurance si durement gagnée durant les six mois de veuvage, toute cette force d'abstinence. J'étais en chute libre et je ne pouvais rien espérer sinon que tu ouvres les bras et m'attrapes au plus dangereux de ma chute. Mon corps devenait fou. Dans un rayon d'un kilomètre de toi, j'étais une poule qui vient de se faire trancher la tête, courant nerveusement à gauche et à droite, éclaboussant tous et chacun de l'impétuosité de mon humour purulent. Et comme j'aurais voulu arrêter le temps lorsque je réussissais à te faire rire. Je pouvais regagner mon bureau, vainqueur, au bord de la défection, mais vainqueur tout de même. Et je cherchais mille prétextes pour passer devant toi, pour voir ta nuque s'allonger jusqu'au brun de la chevelure. Et je cherchais mille façons de te dire que ma vie n'en avait pas été une avant que je te rencontre. Te dire que tu avais en moi une place bien à toi, une place dont je me priverais moi-même. Me déshabiter pour offrir à ta nuque une demeure, un moyen de mouvance. Offrir une coquille au bernard-l'ermite de mes rêves. Mais comment dire à une femme que vous ne connais-





sez que depuis huit heures à peine que vous seriez prêt à l'em-  
mener au bout du monde si elle acceptait de dîner avec vous,  
dîner face à la splendeur même, manger quelques trucs exoti-  
ques devant... Comment? Je ne pouvais pas. Tout ce qui m'é-  
tait permis, c'était de me gaver de ta présence. Prendre de ton  
odeur, me vautrer dans tes mots, les banalités qu'on entret-  
tient au travail...

Quatre jours, six heures par jour à être dans ton champ,  
sous ta portée magnétique. Quatre longues journées durant  
lesquelles je nous avais successivement vus sur une plage, au  
sommet d'une montagne, sur une île déserte et au centre du  
Sahara. Les amoureux sont seuls au monde... Je devenais une  
machine à photo de voyage où les amoureux, dans des costu-  
mes de circonstances, courent parmi des chevaux sauvages,  
dans des champs qui n'en finissent plus d'être dorés, alors  
qu'il me suffit d'être en ville pour être victime d'une fièvre des  
foins. Je nous voyais pieds nus sur quelques îles de l'archipel  
Galapagos à faire quelques études sur le comportement des  
plus vieilles traces de vie, alors que j'ai une sainte frousse de  
tout ce qui bouge et qui ne répond pas au nom de Rex ou de  
Minou.

Chaussé de mes gros sabots, j'essayais par tous les  
moyens de te séduire et j'avais, semble-t-il, beaucoup de che-  
min à parcourir. Au bout de ces quatre jours, je suis parti tran-  
quillement, essayant de trouver ce que je pourrais bien faire  
durant le week-end pour qu'il ne me paraisse pas intermina-  
ble. J'aurais passé deux journées entières grimpé dans le  
pommier de l'Eden à m'abstenir, à sacrifier mon appétit pour  
ta conquête alors que je n'avais rien d'un conquérant.

Je suis revenu au travail fort et plein d'entrain. Je marchais  
le long du couloir et j'avais l'impression que, à ma vue, tu te  
lèverais et tu crierais mon nom comme je crierais le tien. Pre-  
nant pour gagné que durant le week-end tu avais aussi pensé à  
moi.

Tu me faisais dos, tu as entendu venir mais tu ne t'es pas  
retournée. Je me suis déconstruit là, au centre même de ce  
corridor. Comme si on venait de me frapper avec une longue  
poutre d'acier. Les os fracassés perforaient déjà mes pou-  
mons, mon foie et mes reins. Il m'a fallu au moins trois ou  
quatre longues minutes pour me remettre. Mais je suis revenu  
vers toi, par la force des choses, par la loi du retour. Cette fois  
tu m'as vu, cette fois tu m'as souri. J'ai capté, à ton insu, sur  
la pellicule de mon esprit, une photo de ce sourire et, lorsque  
tu m'auras abandonné de ne m'avoir jamais aimé, je la ferai  
agrandir et j'en tapisserai les murs de mon asile.



Je croyais que je n'allais jamais te revoir. Je voyais venir une longue suite de jours tous plus interminables les uns que les autres, et ces fractions de siècles venaient se poser sur moi comme des mouches sur une plaquette vapona. Un fossé se creusait petit à petit et c'est moi qui tenais la pelle. D'un coup, tu devenais plus inatteignable que jamais. Tu devenais nègre alors que je restais blanc, tu devenais juive alors que j'avais toujours été chrétien, et des tranchées se creusaient entre nous comme si des guerres faisaient rage dans l'orient de notre histoire.

Mais voilà, je le voulais depuis quelques jours déjà, je l'espérais plus que tout et je l'ai obtenu. Je voulais te voir, te rencontrer ailleurs qu'au travail, te voir dans la rue comme une inconnue. Je l'ai obtenu. Comme une grande claque au visage, comme une droite qui s'allonge et qui étend. Dans la rue, comme une inconnue qui tient le bras d'un inconnu, le bras d'un homme musclé, sous le bras d'un homme qui n'a rien de moi. Et me voilà béat devant ce que je souhaitais depuis quelques jours déjà.

J'aurais pu passer mon chemin sans te reconnaître, sans reconnaître la position que vous aviez, j'aurais pu marcher droit devant, les yeux obscurcis par quelques idées sombres, j'aurais pu passer devant vous comme on passe devant les putains, à s'abstenir, à empêcher la curiosité.

J'aurais pu foncer aussi, tête première dans les abdominaux de ton homme fort, foncer à force de crâne, à force de tête de bouc vers ton monsieur univers, ton homme-amour. J'aurais pu, par la force du désespoir, casser en mille miettes ta poupée de porcelaine, ton *big Jim*. Mais je ne voulais surtout pas être comme les autres. Je ne voulais surtout pas être la victime de ce jour-là. Ne voulais surtout pas être un mort subit sous le regard plexiglas des amoureux pré-finis.

Je savais que ça allait devenir une maladie. Ma peau allait s'ouvrir, s'infecter et la gangrène se mettrait vertigineusement de la partie. Hop: l'amputation. D'un coup de hache on couperait la partie contaminée comme on coupe un croûton de pain rassi. On enlèverait pour toujours ce centre irradiant, ce Tchernobyl. On brûlerait à l'azote liquide ce que j'ai pour toi. Et tout se terminerait là. J'aurais peut-être un vague souvenir de néant, de trou noir. J'aurais peut-être la sensation d'une mémoire atrophiée. Mais je serais libre.

Ça allait devenir une maladie. Assis, à travailler, à lancer un regard à la minute sur l'appareil téléphonique. Coupable de me savoir séparé de toi par quatre minables chiffres, quatre minuscules pressions du doigt. J'étais là, assis à travailler, et





tout près de moi un fil traînait, un fil que j'aurais pu suivre jusqu'à toi.

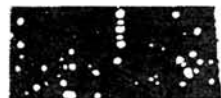
Juste avant de me faire tout minuscule, j'aurais décroché le téléphone. Ensuite je me serais glissé dans un des trous de l'émetteur. Il aurait fallu que je trouve les quatre fils inséparables. Tu sais, le rouge, le vert, le blanc et le noir. Ensuite je me serais engagé dans le tunnel formé par le plastique de recouvrement. Je serais descendu jusqu'au mur puis serais sorti vers l'extérieur. Sous terre, j'aurais couru sous les boulevards les yeux rivés sur les chiffres indicateurs, attendant impatientement le poste 2281. J'aurais pris alors la sortie pour remonter jusqu'à la surface de la terre, remonter le premier étage puis le second. Toujours dans le recouvrement, j'aurais su que je courais le long des murs, sous le tapis puis que je montais la pente du sol au bureau. J'aurais enfin atteint ton téléphone. Après avoir repris mon souffle, j'aurais donné un grand coup de poing sur la cloche pour attirer ton attention. Le plus difficile aurait été de monter dans le récepteur et de dire ton nom avant que tu ne raccroches.

Je serais redescendu au comble de la déception, le corps plein d'amertume, je me serais attaché au marteau, la tête à l'extrémité supérieure pour qu'elle aille se fracasser lorsque ton prince charmant t'eut appelé pour t'inviter à dîner. Et je serais mort au bout de mon sang, au bout de moi. De plein fouet dans la reconnaissance de l'autre, noyé dans le sang de l'oubli de soi. Je serais mort une fois de plus.

Quelquefois, c'est comme si les chevaux se mettaient à courir à rebours, frappés soudainement par l'évidence des excès qu'ils viennent de faire. Clac! Brusquement s'avouer dépassé par une partie de soi-même. Alors les chevaux se mettent à courir à reculons comme si c'était possible d'éliminer les laps de temps qui sont de trop. Comme si à revenir sur ses pas, le futur se repliait aussi comme un rebord de pantalon. Alors les chevaux se lancent à la renverse et bousculent tout sur leur passage. Ils foncent les yeux bandés dans un passé immédiat et se heurtent à l'ordre des choses.

Mais qu'est-ce que j'aurais pu dire de toute façon? Si tu avais marché vers moi, si tu avais eu un instant d'ouverture face à ce qui me rongeaient, qu'est-ce que j'aurais pu dire? Avec quelle force j'aurais pu, quelle énergie, décrire loyalement ce qui devenait petit à petit un calvaire de plus? Si tu avais pris en main le fil de notre histoire, si tu avais secoué notre cordon, qu'est-ce que j'aurais pu dire de juste? Qu'est-ce que j'aurais pu dire?





Les âges, j'aurais pu parler des âges. Parler de l'histoire, dans ce qu'elle a de bouleversant, dans les drames qu'elle a connus. J'aurais pu parler de Roméo, Lancelot, King Kong, j'aurais pu parler de Bogart, Dean, Monroe. J'aurais pu ouvrir et fermer ma bouche sur les banalités du passé alors qu'en ta présence s'inscrivaient des pages historiques, des traités d'évolution et des théories de création.

C'est sûr, j'aurais pu saliver sur des espaces-terres comme Gomorrhe, Sodome, Hiroshima. Décrire l'orgie nationale du 14 juillet ou du 24 juin. Saliver sur les permissivités de St-Tropez, sur la rébellion des chairs françaises. J'aurais pu parler de tout sauf de ce qui me ramenait près de toi, de ce qui me poussait dans le dos comme nous faisons à la petite école dans les premières amours de nos camarades lorsque la timidité venait les empêcher de se toucher. J'aurais pu parler de tout sauf de...